
JOËLLE SALOMON CAVIN

Le modèle du village ou l'urbanisme contre la ville en Suisse

L'IDÉE D'UN URBANISME contre la ville est a priori paradoxale. Ne fait-on pas d'urbanisme qu'avec la ville? Mais le paradoxe n'est qu'apparent. Les théories en urbanisme creusent inévitablement leurs fondements dans la critique de la ville existante. C'est ainsi que l'on retrouve dans les textes fondateurs des grandes théories du xx^e siècle de nombreux exemples de discours anti-urbains. Le livre de Ebenezer Howard, *Tomorrow a peaceful path to real reform* publié en 1898, qui va initier la théorie des cités jardins, regorge de citations hostiles à la grande ville. La plupart des chapitres du livre débutent d'ailleurs par elles. « Il y a soixante ans un grand Anglais, Cobbet, comparait Londres à une loupe. Si alors Londres était une loupe qu'est-il devenu maintenant? Une tumeur, un éléphantiasis, qui aspire voracement le sang et les os de districts ruraux¹. » Ces citations servent évidemment le propos de l'auteur. Il s'agit de montrer l'urgence de l'action et la nécessité de changer radicalement la forme urbaine. Le Corbusier, l'un des pères de la théorie fonctionnaliste, autre grand modèle de l'urbanisme moderne², condamne aussi la ville et mobilise le même genre de métaphore médicale : « La ville moderne est un cancer qui se porte bien³. »

Au-delà du discours, il existe une autre forme d'urbanisme contre la ville, celle de la pratique. En effet, la mise en œuvre du modèle urbain peut lui-même se dévoiler contre la ville. C'est ainsi qu'André Corboz qualifie le rationalisme fonctionnel à la Le Corbusier justement parce qu'il a eu comme conséquence la dissolution de l'unité de la ville traditionnelle dans un milieu ouvert⁴. Par désir d'améliorer la ville, le fonctionnalisme aurait ainsi participé à sa destruction.

1. Lord Rosebery, président du London County Council, cité par Howard, dans Ebenezer Howard., *To-morrow, a peacefull path to real reform*, original edition of 1898 with commentary by P. Hall, D. Hardy, C. Ward, Londres, Routledge, 2003, p. 3 (Traduction de Th. Elzière in E. Howard, *Les cités-jardins de demain*, Paris, Dunod, 1969).
2. Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965, Introduction.
3. Cité par Françoise Choay, *Le sens de la ville*, Paris, Seuil, 1972, p. 24.
4. André Corboz, « L'urbanisme au xx^e siècle, esquisse d'un profil », *Faces*, 24, 1992, p. 53-55.

L'hypothèse que nous souhaitons développer dans cet article est que certains courants urbanistiques en Suisse sont contre la ville dans le sens où ils se sont appuyés sur des discours hostiles à la grande ville. Leur particularité est d'avoir toujours pris comme modèle la figure idéalisée du village. Le premier de ces courants est celui du « Village suisse » de l'exposition nationale suisse de 1896. Le second est celui que nous nommons « *Small is beautiful* » et dont Armin Meili, l'un des principaux protagonistes des débuts de l'aménagement en Suisse, est le promoteur aux cours des années 1930-1940.

LE MODÈLE DU VILLAGE SUISSE

À la fin du XIX^e siècle, le Village suisse de l'exposition nationale de 1896 va donner corps à un modèle architectural et urbanistique villageois qui refuse le phénomène urbain. Ce modèle constitue une sorte d'aboutissement d'un mouvement d'idéalisation du milieu rural qui prend ses racines au siècle des Lumières. Au cours du XVIII^e siècle, les écrivains voyageurs vont élaborer le Mythe des Alpes dans des textes qui louent les qualités du paysage alpin et de ses habitants et où se dessinent en négatif les critiques adressées à la grande ville et aux citadins. Les textes du genevois Rousseau décrivant l'horreur morale de la grande ville (surtout Paris) et le bonheur du bon sauvage vivant au milieu de ses montagnes constituent l'illustration la plus célèbre de cette opposition. C'est Rousseau également qui va diffuser le vocable vernaculaire du chalet. Albrecht de Haller, dans son célèbre poème sur « Les Alpes » (*Die Alpen*, 1732), oppose le peuple de la montagne, vigoureux et vertueux, qui vit au rythme des saisons à des citadins corrompus qui habitent une ville industrielle malsaine. Les vices de la ville : vanité, corruption, lubricité, alcoolisme, paresse et également pollution sont tour à tour évoqués à dessein de mieux faire ressortir la pureté des habitants et de la vie dans les Alpes.

« Disciples de la nature, vous connaissez encore un âge d'or !
 (...) Nulle oisiveté chagrine n'y prolonge les heures,
 Le travail emplit le jour et le repos occupe la nuit ;
 (...) Loin de l'oiseuse vanité des affaires accablantes
 L'âme demeure ici en paix et fuit la fumée des villes ;
 (...) L'oisiveté pesante n'engraissa jamais aucun d'eux,
 (...) Le désir les fait modestes et la santé légers ;
 Dans leurs veines coule un sang non vicié,
 Où nul poison hérité de pères maladifs ne s'insinue,
 Que le souci ne corrompt point, qu'aucun vin importé n'allume,
 Aucune lubricité n'infecte, et que n'aigrit aucune cuisine étrangère (...) »⁵

5. Albrecht de Haller, *Les Alpes*, Genève-Carouge, Mini Zoé, 1995.

Le mythe des Alpes s'étoffe tout au long du XIX^e siècle dans la littérature mais également dans les arts et l'architecture. Le développement du tourisme en Suisse accompagne la création du Style suisse ou *Heimatstil* qui prend forme aussi bien dans les Alpes que sur le Plateau suisse à partir des années 1870⁶.



Le Village suisse de l'Exposition nationale de 1896, la Place du Village, Musée historique de Lausanne.

6. Jacques Gubler, *Nationalisme et internationalisme dans l'architecture moderne de la Suisse*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1975, p. 236.

Le modèle villageois va trouver son incarnation la plus parfaite dans Le *Village suisse* de l'Exposition nationale de 1896 à Genève. Cette mise en scène offre dans un paysage alpestre un échantillon de maisons rurales traditionnelles des différents cantons suisses. Les dimensions de cette exhibition sont spectaculaires : une superficie de 23 191 mètres carrés, une cinquantaine de vaches de différentes races, une montagne de 40 mètres de haut, une cascade débitant six millions de litres d'eau par jour, 56 maisons, une église, trois fermes et 18 mazots valaisans. Le tout habité par 353 authentiques villageois venus de toute la Suisse, habillés des différents costumes nationaux. Tout y était : rues, place, poste, église, taverne, atelier, étable, scierie, moulin et cascade. La diversité des types architecturaux et des époques représentées est impressionnante. Les chalets montagnards y jouxtent les maisons de villages mais également les maisons de bourgs comme sur la place principale du Village (*Fig. 1*).

Le Village suisse remporte un succès phénoménal⁷. Un village identique est construit pour l'Exposition universelle de Paris en 1900, de Glasgow en 1903 et pour les expositions nationales de 1914 à Berne et 1939 à Zurich. Bien plus qu'une simple attraction, le Village suisse et son décor alpestre vont symboliser la représentation de la Suisse véritable, au moment même où le pays construit son identité nationale. Alors que la Suisse s'industrialise et devient une des premières places bancaires mondiales, elle se donne ainsi à voir dans les expositions nationales et internationales comme un village de montagne. La ville moderne n'a pas sa place dans ce paysage. D'un point de vue idéologique, on pourrait analyser cette projection rurale comme le moyen pour les détenteurs du pouvoir économique de l'époque de mobiliser l'attention et les valeurs loin du prolétariat urbain et de ses revendications sociales ; les Suisses ne cherchent pas à se montrer comme appartenant à une nation puissante, moderne et urbaine mais comme les descendants vigoureux d'un peuple des montagnes.

Le Village suisse crée un « alphabet helvétique »⁸ qui va se reproduire dans les montagnes mais aussi dans les plaines. Il n'est pas rare en effet de voir des chalets dans les villes. Des immeubles (*Fig. 2*) et des portions de ville, par exemple à Genève⁹, sont réalisés dans les années qui suivent l'exposition sur le modèle architectural du Village suisse.

7. Il aura été visité entre le 1^{er} mai et le 25 octobre 1896 par plus de 1 million de personnes, l'équivalent du tiers de la population suisse de l'époque.

8. Bernard Crettaz, *La beauté du reste, confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes*, Genève-Carouge, éditions Zoé, 1993.

9. Voir pour Genève, Société d'art public, *Le grand siècle de l'architecture genevoise*, Genève, Georg éditeur, 1985, p. 62, 83, 86 et 97.



Le bâtiment de l'ancienne mairie des Hauts-Vives (architecte Léon Bovy, 1909) en plein cœur de Genève est inspiré du style architectural du Village Suisse, Photo JSC.

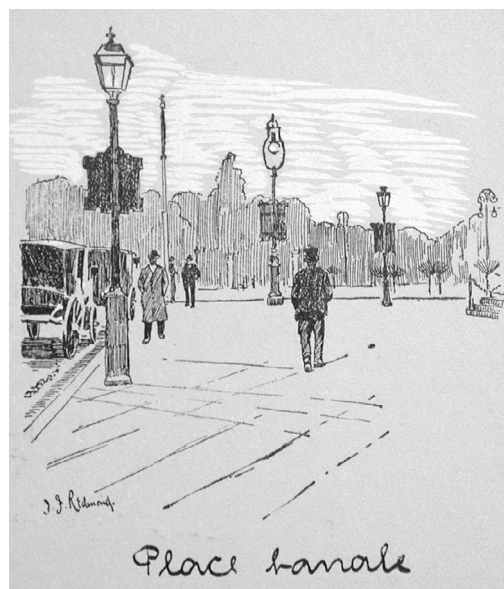
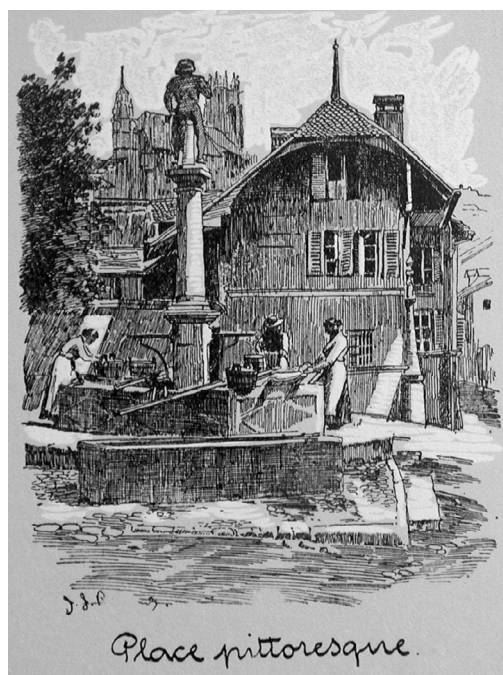
Durant la même période, de nombreux auteurs participent également à la construction de ce modèle villageois au sein de traités esthétiques sur l'architecture pittoresque. Dans *Ouvrons les yeux. Voyage esthétique à travers la Suisse*¹⁰, l'écrivain Guillaume Fatio, décrit avec emphase l'architecture villageoise et urbaine traditionnelle. À l'aide de magnifiques images, il illustre l'infinie variété de l'architecture vernaculaire que le Village suisse avait pour un temps rassemblée. Avec ce livre, Guillaume Fatio lance une croisade à laquelle se joignent à la même époque d'autres auteurs tels Charles Melley ou Georges de Montenach¹¹ afin d'«enrayer

10. Guillaume Fatio, *Ouvrons les yeux! Voyage esthétique à travers la Suisse*, Genève, Société genevoise d'éditions ATAR, 1904.

11. J. Gubler, *Nationalisme, op. cit.*, p. 32-36.

le règne de la laideur». Camille Martin, auteur d'une traduction très personnelle du livre de Camillo Sitte *Der Städtebau nach seinen Künstlerischen Grundsätzen* (1889) sous le titre *L'art de bâtir des villes* en 1902¹², appartient à ce même courant. Un des chapitres du livre est consacré à «l'indigence des motifs et les banalités des aménagements urbains modernes».

Fatio se fait le contempteur de la ville industrielle car c'est en ses murs que la laideur et la banalité s'insinuent (*Fig. 3 et 3bis*). Il utilise sa propre ville, Genève, comme principale illustration de ce phénomène. Parmi les éléments qui enlaidissent les villes, il y a les «casernes locatives» mais également les façades prétentieuses, les panneaux publicitaires, les toits homogènes en ardoise, les «usines hideuses» qui ont remplacé les «usines pittoresques» d'antan.



La place pittoresque est opposée à la banalité urbaine,
Guillaume Fatio, *Ouvrons les yeux! Voyage esthétique à travers la Suisse*, 1904.

La beauté de l'architecture des villes est directement liée à sa relation avec l'architecture rurale et nationale. La qualité des maisons urbaines découle de leur parenté et de leur continuité avec celles de la campagne : lignes simples, adaptation des formes primitives du chalet à la vie en communauté, toits en saillie¹³.

12. Camillo Sitte, *L'art de bâtir les villes, notes et réflexions d'un architecte traduites et complétées par Camille Martin*, Genève, éditions Eggimann, 1902.

13. G. Fatio, *Ouvrons les yeux*, *op. cit.*, p. 32-33 et 87.

Finalement courants nationalistes et esthétique pittoresque se conjuguent pour condamner le paysage de la ville moderne. Ils sont à l'origine de la naissance en 1905 du *Heimatschutz*, ou Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque, mouvement encore puissant actuellement.

Le modèle urbanistique du Village suisse s'oppose aux développements urbains qui ont lieu à l'époque en Europe et en Suisse. En Suisse, il aura surtout des conséquences sur la forme de l'habitat hors des villes. Le Village suisse éphémère de l'exposition nationale de 1896 va consacrer une forme de construction que l'on va chercher à recréer partout dans les montagnes suisses. On assiste en quelque sorte à une «suissisation» du paysage suisse. Le Village de l'exposition nationale, inventé en ville et par des urbains, façonne peu à peu la réalité rurale à son image¹⁴.

Durant les années 1960, le développement des résidences secondaires en même temps que le tourisme de sport d'hiver va donner lieu à une diffusion sans précédent de cette forme bâtie.

« SMALL IS BEAUTIFULL »

Dans son ouvrage sur *la Suisse urbaine*, François Walter¹⁵ constate qu'entre 1914 et 1950 «une doctrine ruralisante imprègne l'ensemble de la culture helvétique avec une remarquable constance». Cette doctrine se manifeste par une apologie systématique des paysans et du paysage rural de la Suisse et se concrétise par une politique active de retour à la terre et des aides financières de plus en plus importantes pour l'agriculture. Le Plan Wahlen aussi appelé «la Bataille des champs», dont l'objectif est l'autosuffisance alimentaire durant la deuxième guerre mondiale va consacrer l'agriculture comme secteur privilégié de l'économie.

Ernest Laur, dirigeant de la puissante Union suisse des paysans illustre parfaitement un climat défavorable à la ville, ici présentée comme véritable ennemi intérieur : «Deux dangers menacent notre pays, la guerre d'une part et, de l'autre, le développement croissant des villes et l'industrialisation qui conduisent de façon irrémédiable le peuple suisse à l'affaiblissement numérique comme aussi malheureusement à un amoindrissement qualitatif. [...] Urbanisation équivaut à stérilité et par conséquent constitue un danger pour l'existence de notre peuple. L'urbanisation s'en prend aux sources vives de notre peuple qu'elle épuise et met ainsi en péril ce qui fait notre nationalité et notre caractère propre¹⁶.»

C'est dans ce contexte très défavorable à la ville qu'il faut replacer la genèse d'une réflexion sur l'aménagement à l'échelle nationale en Suisse.

14. B. Crettaz, *La beauté*, op. cit.

15. François Walter, *La Suisse urbaine, 1750-1950*, Carouge-Genève, éditions Zoé, p. 422.

16. Article publié par Ernest Laur, dans *Le paysan suisse*, avril-juin 1940, cité par F. Walter, *La Suisse urbaine...*, op. cit., p. 43.

L'urbaphobie est particulièrement évidente chez un pionnier du domaine comme Armin Meili¹⁷. Cet architecte et politicien zurichois a joué un rôle central dans la mise en place d'une politique nationale d'aménagement en Suisse. Il est en particulier l'auteur de la première esquisse d'un plan d'aménagement à l'échelle nationale en 1933¹⁸ et deviendra en 1943, le premier président de l'Association suisse pour le plan d'aménagement national¹⁹ (*Schweizerische Vereinigung für Landesplanung*). Meili a aussi été le directeur de l'Exposition nationale suisse de 1939. Il est, à cette occasion, devenu un des grands personnages du pays. Durant cette exposition, un nouveau Village suisse est construit. Même si ce village prouve une continuité dans la conception des expositions et de la représentation nationales, il est important de noter que cette exposition est alors fortement marquée par l'image architecturale du fonctionnalisme²⁰. Ce mélange entre tradition nationale et anti-urbaine et modernité constitue une bonne illustration de la pensée de Armin Meili, et aussi de ce que l'on pourrait appeler le paradigme suisse de l'urbanisme.

Dans une série d'articles sur sa conception de l'aménagement, à destination des professionnels mais également d'un public plus large²¹, il va exprimer son hostilité virulente à la grande ville. Tout comme chez les pères de la théorie urbanistique, la grande ville est une maladie dont il faut absolument prévenir la contagion : « Les citadins sont trop nombreux. [...] C'est la santé générale de notre peuple qui en souffre »²² ou encore « Notre petit pays ne peut supporter de grosses villes hydrocéphales »²³.

Meili fustige non pas la ville en général mais la grande ville. Ses références sont les petites villes et les villages en Suisse. Le principe à l'origine de sa pensée est que *l'échelle limitée* est gage de développement harmonieux. « L'histoire, avec quelques exceptions pour confirmer la règle, enseigne que tout le vrai et le durable est né d'un milieu à échelle limitée [...]. Notre petite Suisse démontre que le citoyen reste un homme libre avec notre conception historiquement et volontairement limitées. [...] Notre but n'est pas de faire des cités colossales mais le bonheur des hommes²⁴. »

Il y a chez Meili, un déterminisme naturel qui veut que le milieu de vie soit l'agent déterminant du comportement des habitants. Sa préférence

17. Bernard Marchand et Joëlle Salomon Cavin, « Anti-urban ideologies and Planning in France and Switzerland : Jean-François Gravier and Armin Meili », *Planning Perspectives*, 22, 2007, p. 29-53.

18. Armin Meili, « Allgemeines über Landesplanung », *Die Autostrasse* 2, 1933.

19. L'ASPAN est encore actuellement l'une des principales organisations de réflexion et de diffusion de la connaissance sur l'aménagement du territoire en Suisse.

20. J. Gubler, *Nationalisme...*, *op. cit.*, p. 229 ss.

21. Il écrit dans la *Neue Zürcher Zeitung*.

22. Armin Meili, « Bases sociales et éthiques de l'aménagement national », in *Bulletin technique de la Suisse romande*, n° 22, 1942, p. 271-274.

23. Armin Meili, « Wille oder Zufall in der Baulichen Gestaltung ». Separat druck aus der *Neuen Zürcher Zeitung* (10-15 Dezember 1944) Buchdruckerei Neue Zürcher Zeitung, 1945.

24. A. Meili, « Bases », *op. cit.*

pour la petite échelle a également une assise politique. Sa référence est le système fédéraliste et le principe de proximité entre l'individu et le politique que le partage du pouvoir entre cantons mais surtout entre des quantités de petites communes garantit. Son urbaphobie a également partie liée à l'anti-bolchevisme : « Que devient dans ces foules l'homme pensant et créateur ? S'il y a une organisation sociale possible par la masse, les ilotes y seront la majorité toute-puissante ; cela se nomme dictature du prolétariat. [...] L'idée de masse est en progrès. Le bonheur humain, celui de la famille, sera remplacé par un bien être doctrinaire et collectif²⁵. »

Le modèle de référence est la communauté villageoise. Le « bon voisinage », la « connaissance de son prochain », le respect de la famille, sont des valeurs qui se perdent en ville. Là, la société « s'anémie »²⁶. Ces valeurs ne sont pas seulement sociales, elles sont également économiques. L'interconnaissance entre ouvriers et la taille réduite des entreprises constituent une des qualités que la Suisse doit cultiver. Aussi regrette-t-il la disparition de l'artisan et du petit commerçant. Et ainsi, dans tous ses textes, ce pionnier de l'aménagement feint d'ignorer la fonction économique des grandes villes.

Le modèle villageois auquel fait référence Meili correspond à la société idéale telle que Rousseau l'a dépeinte dans la *Nouvelle Héloïse* (1761) ; une communauté à taille humaine, un univers tranquille de relations personnalisées, l'individualisme n'y est pas de mise ; on y est solidaire, on a le sens de la communauté. Elle correspond également à la *Gemeinschaft* définie par Ferdinand Tönnies à la fin du XIX^e siècle²⁷ : une communauté fondée sur le consensus des volontés, l'appartenance à une même origine et à un même destin. À la base de cette communauté, on trouve les liens du sang et de la famille. Cette communauté s'oppose à la licence et au vice de la société urbaine, la *Gesellschaft*. La communauté s'est dissoute dans l'individualisme et l'anonymat. Ces deux notions antagonistes, *Gemeinschaft*/*Gesellschaft* représentent les deux types d'organisations dans lesquels les hommes peuvent établir leurs rapports, l'un est moral, l'autre est décadent. Meili condamne la ville dans des termes très similaires à ceux de Tönnies qui écrit en 1887 que « la grande ville et la société en général représentent la corruption et la mort du peuple »²⁸.

Le rapport à la terre et à la nature est un élément également important dans le discours de Meili : « Plus dense est la population, moins elle est proche de la terre. » Meili regrette cet éloignement tout d'abord pour des raisons très concrètes qui sont les difficultés de ravitaillement. Rappelons que Meili écrit ces lignes durant la Seconde Guerre mondiale et que cet argument est susceptible de toucher ses lecteurs. Ce rapport est égale-

25. *Ibidem*.

26. *Ibid.*

27. Ferdinand Tönnies, *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*, Retz-CEPL, Paris, 1977, p. 25 ss.

28. F. Tönnies, *Communauté...*, *op. cit.*, Livre 3, 3^e partie, paragraphe 6.

ment lié à l'hygiène. La ville doit avoir «vue sur la nature», pour permettre aux hommes d'y respirer. Mais ses considérations sont aussi d'ordre moral. L'homme, où qu'il soit, doit pouvoir cultiver son lopin de terre non seulement pour pouvoir se nourrir mais également conserver une occupation saine pour le corps et l'esprit²⁹.

Toutes ces réflexions mènent Meili à proposer une taille maximale pour la ville, soit 30 000 habitants³⁰ et pour les entreprises industrielles, soit 3 000 ouvriers. Dépassé ce seuil, la ville perd les bénéfices économique et sociaux de la communauté villageoise. Sans le citer, Meili donne le même seuil supérieur que Ebenezer Howard dans sa théorie des cités jardins³¹. La parenté entre les deux modèles n'est pas fortuite puisque Howard propose également d'utiliser les avantages de la vie villageoise pour concevoir sa cité jardin. Cependant, à la différence de Meili, Howard trouvait quelques avantages à la vie urbaine puisque sa cité se veut justement un mariage entre les avantages de la ville et de la campagne³².

Meili pressent que si une politique volontariste d'aménagement urbain n'est pas mise en place rapidement, les villes suisses vont s'étendre en tache d'huile, par annexion des communes rurales environnantes (Fig. 4), et former une sorte de ville continue sur le Plateau suisse. Il imagine deux évolutions possibles. D'abord ce qu'il nomme la *Bandstadt Schweiz*, soit la ville linéaire qu'il voit déjà en formation entre Soleure et Frauenfeld et dont il fournit une esquisse pour l'an 2000, soit la *Grossstadt Schweiz*, la Suisse comme ville en continu³³. Pour «lutter contre l'envahissement du pays par les villes»³⁴, Meili propose que la croissance des grandes villes soit stoppée au profit de cités satellites qui seraient séparées les unes des autres par des «régions de verdure» interdites à la construction. La cohésion de l'ensemble de ces cités serait assurée grâce à un réseau dense de différents moyens de transports. Ce développement polycentrique pouvait se matérialiser soit sous la forme d'une agglomération urbaine formée de la ville centre primitive et entourée de villes nouvelles bien délimitées, soit sous la forme d'une suite de villes réparties linéairement le long d'une voie de communication principale. Le premier modèle reprend le schéma proposé par Howard alors que le second s'inspire de l'idée de ville linéaire proposée par Arturo Soria y Mata à la fin du XIX^e siècle³⁵.

29. Armin Meili, «Le plan d'aménagement national», in *Bulletin technique de la Suisse romande*, 1943, p. 95-99.

30. A. Meili «Bases sociales.», *op. cit.*

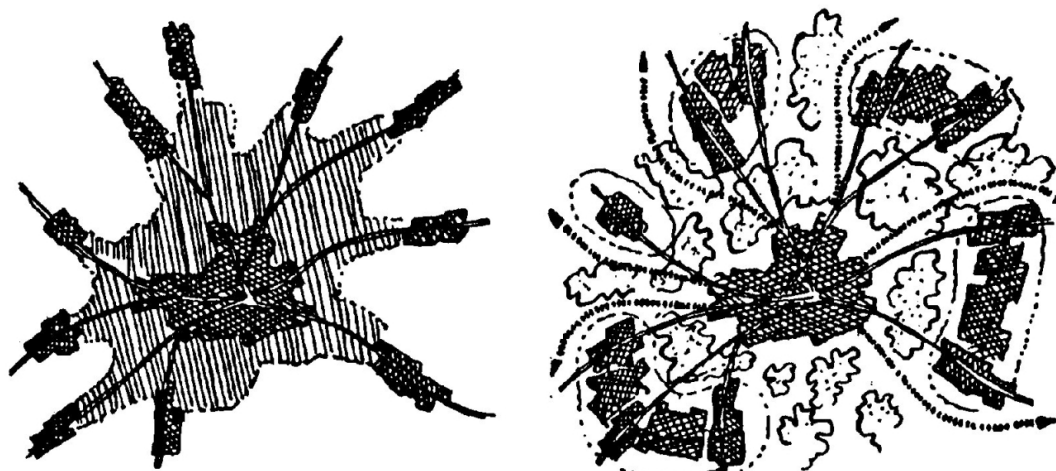
31. Ebenezer Howard, *To-morrow, a peaceful path to real reform*, London, Swann Sonnenschein, 1898, p. 15.

32. Joëlle Salomon Cavin, «Les cités-jardins de Ebenezer Howard : une théorie contre la ville?», communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, organisé par Brenard Marchand et Joëlle Salomon Cavin, Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007. Actes à paraître.

33. Cité par André Corboz, «La Suisse comme hyperville», *Le visiteur*, n° 6, 2000, p. 112-129.

34. A. Meili, «Le Plan», *op. cit.*

35. Arturo Soria y Mata, *La cité linéaire : conception nouvelle pour l'aménagement des villes*, Paris, EBA, 1984.



*Mauvais et bon modèles d'urbanisation selon Armin Meili,
Bulletin technique de la Suisse romande, 1943.*

À gauche : conception fautive, simple annexion des agglomérations voisines.

À droite : conception exacte, les communes voisines constituent de nouveaux centres urbains séparés de la ville principale par des régions de verdure.

À l'échelle de la Suisse, Meili souhaite la création d'une « grande ville décentralisée se déroulant comme un collier de perles du Bodensee au Léman »³⁶.

À la différence du modèle du Village suisse qui va profondément marqué le paysage du pays, la portée du modèle proposé par Meili sera finalement plus théorique que pratique.

En effet, son rêve d'un aménagement du territoire luttant activement contre la ville ne va être que de courte durée. Après guerre, la Confédération ne va pas donner forme aux attentes de Meili parce qu'elle ne peut en aucun cas s'immiscer dans l'économie privée ou accroître ses prérogatives au détriment de la souveraineté cantonale³⁷. L'idée d'une grande ville décentralisée va cependant être reprise dans le concept qui va devenir l'un des leitmotiv de l'aménagement du territoire en Suisse à l'échelle nationale et cantonale à partir des années 1960 : « la décentralisation concentrée ». Ce principe directeur conçoit l'armature urbaine de la Suisse sous forme d'un tamis de centres complémentaires et interconnectés. Dans cette vision idéale de l'urbanisation, la promotion des centres secondaires doit permettre de limiter le basculement démographique ou économique du pays sur les centres principaux.

36. A. Meili, « Le Plan », *op. cit.*

37. François Walter, « Fédéralisme et propriété privée 1930-1950. Les attitudes face à l'aménagement du territoire en temps de crise et de pleins pouvoirs », *DISP*, 82, 1985, p. 21-27.

La politique fédérale d'aménagement du territoire se fait cependant le reflet du contexte anti-urbain dans lequel elle a été élaborée³⁸. À partir des années 1960, la ville est tout simplement évincée du discours de l'aménagement. La politique fédérale est globalement dominée par une optique défensive qui contribue à faire de la ville un mal dont il faut limiter les débordements par une stratégie systématique de zonage agricole et de protection des zones naturelles. Dans cet aménagement par la négative, il ne s'agit pas d'aménager la ville mais de la circonscrire.

La politique régionale représente l'expression la plus aboutie de ce *déni urbain*. Le souci d'un développement « harmonieux » entre les différentes régions du pays a motivé la mise en place d'une politique régionale³⁹ uniquement destinée aux régions périphériques (comme l'Arc jurassien) et aux régions de montagne. Toutes les grandes villes de Suisse en sont exclues. Ces mesures ont, il est vrai, été conçues à une époque où les disparités étaient réelles entre périphérie défavorisée (surtout les zones de montagne) et centres urbains prospères. Mais dès les années 1980, cette dichotomie n'était plus de mise. Elle continue pourtant à s'appliquer jusqu'à aujourd'hui.

Ce dernier exemple tend à prouver une certaine continuité de la tendance urbaphobe dans la gestion du territoire en Suisse entre le modèle d'urbanisme du Village suisse et la politique d'aménagement du territoire menée depuis l'après-guerre.

38. Joëlle Salomon Cavin, *La ville mal-aimée*, Lausanne, PPUR, 2005.

39. Loi sur les investissements dans les régions de montagne (1974) et Arrêté en faveur des régions à économie mono-structurée (1978).